

Vagabondages

Revue de poésie N° 30 Mai 1981 20 F

Mère

Gabrielle
Althen

Andrée
Chedid

Vagabondages

N° 30 – Mai 1981

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

Ont collaboré

Gabrielle Althen

Andrée Chedid

Denise Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Jean-Jacques Valentin

Josy Vercken

Avec le patronage

de la ville de Paris

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

634 15 16

Abonnement

10 numéros par an, 180 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

©1981, Atelier Marcel Jullian / ISSN 0153 - 9620

Vagabondages

Avec **MERE**, «Vagabondages» publie son trentième numéro. Quoiqu'il advienne, à présent, le pari est tenu. Nous voulions mettre en émergence une revue poétique durant au moins trois années consécutives afin qu'elle ait une chance de provoquer une émotion génératrice de curiosité, et, ensuite, d'adhésion.

Nous y sommes parvenus et l'avenir est ouvert devant nous.

Dès le premier numéro nous avons affirmé cette conviction et avons annoncé, qu'au fil des mois, nous modèlerions la revue avec le concours des lecteurs avec qui nous désirons aller l'amble, c'est-à-dire avancer parallèlement. On peut, à la lecture de **MERE**, mesurer le chemin parcouru.

La trilogie d'origine : poète du mois (Andrée Chédid), thème (La Mère), présentateur (cette fois Gabrielle Althen, poète et de nos lectrices) est respectée, mais avec quelle adresse, quel souci de particularisme dans l'universel, quelle belle manière d'aborder, par mille traits imprévus, un sujet considéré au départ, comme presque trop évident : la mère. Un numéro pour coïncider avec la Fête des Mères, mais qui s'arrange à merveille pour échapper aux rites commémoratifs afin de demeurer fidèle à l'authentique démarche poétique, aussi cruelle que tendre, aussi noire que rose – autre en tout cas que ce que l'on pouvait attendre ou craindre.

M. J.

P. S. Nous tenons à exprimer nos sincères regrets à Monsieur Jacques REDA. Nous avons reproduit dans notre précédent numéro deux de ses poèmes: «L'aurore hésite» et «Pluie du Matin». Ils faisaient partie, tous deux, d'une demande globale de droits et le veto de l'auteur nous est parvenu alors que «AUBE» était paru. Nous lui présentons nos excuses pour l'avoir ainsi publié contre son gré.

Vagabondages

N° 30 Mai 1981

Gabrielle Althen *Page 7*

Poème au pluriel *Page 21*

Les Cahiers de
Vagabondages *Page 93*

Nouvelles de
la poésie *Page 99*

Andrée Chedid *Page 107*

Index *Page 129*

Editorial

Gabrielle Althen

Mère

«*Donneuse de vie, ô Aphrodite*»... Quelques mots, un fragment d'Empédocle, et, «*le feu nourrissant le feu*», déjà se manifeste le maillon qui relie vie amoureuse et amour maternel, de fait, le maillon qui relie toutes les amours, toutes nos amours entre elles ... «*Qu'est-ce que cela peut me faire, ô ma maman ?*»... Chantonnait Appolinaire. Qu'est-ce que cela peut nous faire ?... Mais nous le savons bien, que cette tendre insolence fait semblant de masquer on ne sait quel risque d'émotion... «*Donneuse de vie, ô Aphrodite*»... Car il ne s'agit de rien d'autre que de la violence d'un thème qui nous ramène au plus près de ce creuset où s'ameutent et se conjuguent tous les courants d'énergie de la psyché, et tout se boucle par et dans l'amour, celui-ci fût-il même représenté par le malheur de son absence.

Car l'amour va parler haut dans ces poèmes. Il va parfois chanter, parfois murmurer, parfois maugréer, parfois crier, jusqu'à l'imprécation, jusqu'à la profération, comme si ce qui se transmettait dans cette chaîne ininterrompue et risquée du désir, ce pouvait être, au lieu de la douceur de vivre, ce qu'un Beckett appelle «*le péché d'être né*», la faute tragique par excellence, et la malédiction de la race, et, au lieu de la naissance, une sourde nécessité de mourir et de tuer. Ainsi, la vie qui se donne, pour l'imaginaire du moins qui s'en empare, accepte la mort comme son ombre portée, et nous avons beau savoir l'ambivalence fondamentale du symbole, nous avons beau nous dire que toute thématique détermine le champ d'une polarisation dans lequel tout signe a pouvoir de faire lever une chose et son contraire, jamais matrice archétypale n'aura donné lieu à tant de variations, et à tant de distorsions entrè les variations. Il faut donc ici

passer du billet à peine ressaisi par le rythme et par la rime qu'Hugo offrait à sa mère un jour de fête, il faut passer de la grâce, de l'évocation de la jeunesse, de l'imagerie de la Madone, à la malédiction des mères désastreuses de la mythologie, Médée, ou bien Lady Macbeth, lorsqu'elle rêve de la mère sans pitié qu'elle saurait être, ou Agavé encore, chez qui la voix de l'amour se retourne en voix du sang, au sens propre cette fois, d'ordonnatrice de meurtres. Chaque fois sans doute, l'imaginaire renchérit sur le désir, ou sur la frustration apposée au désir, mais surtout chaque fois, dans une sorte d'éclatement du cœur même de l'amour, il diffracte, il fait chanter les unes contre les autres, il disperse, pour les magnifier, ses différentes composantes, et la mythologie cristallise ce que nous n'osions deviner. Au reste, il n'est pas surprenant que Freud — et c'est de là que la psychanalyse est née — se soit à ce point préoccupé d'Oedipe et d'Hamlet, c'est-à-dire, en définitive, de Jocaste, et de Gertrude, qui furent respectivement leur mère.

Ce n'est pas que la tendresse soit absente de ces pages. Elle s'y montre au contraire partout, et chez Médée ou chez Lady Macbeth elles-mêmes, chez Andromaque et chez Agrippine, mais combien écorchée, vibrante de se dire à vif, paroxystique, ou proposée comme un contrepoint à l'horreur, comme si la douceur avait peine à s'écrire... Mais nous alors, lecteurs, nous serons chaque fois confrontés, affrontés pour le meilleur et pour le pire, à notre vœu d'une tendresse. à notre chance ou à notre malchance devant ce vœu, et finalement à ce chuchotement ténu et connu de nous seuls qui tisse secrètement nos jours et le destin. Alors, nous se-

rons surpris, parfois comblés, parfois rassérénés, parfois épouvantés, mais cependant jamais choqués, car ce qui se désigne sous le chant, et à travers ses imprécations et ses virulences mêmes, c'est l'amour, c'est une vocation, c'est une exigence, et là encore où les fleurs ne poussent plus, c'est le même désir qui se prononce.

La mère, ou le lieu du désir, à moins que ce ne soit du désir du désir... Qu'on ne s'étonne donc pas que la nécessité intime nommée par la mythologie, et par la poésie, avant que la psychanalyse ne s'en saisisse, fasse craquer les normes du vécu, que Médée tue ses enfants, que la vierge soit mère, ou que d'obscures figures de la fécondité, mères envahissantes du pire et des fléaux, mères parentes de cette autre mère suspecte, traîtresse et géante qu'est la nature, et que l'on retrouve chez un Michaux, qui les emprunte lui-même à des dessins de schizophrènes, soient si uniment menaçantes. Si l'envers de l'amour dit encore l'amour, s'il s'agit chaque fois du surgissement de l'essence de la maternité, et si c'est bien chaque fois la même urgence qui s'exclame, alors, mais alors seulement, la mère est arrachée enfin à l'espace commun de la quotidienneté, elle s'échappe de la prison amoindrissante du souvenir, elle incarne la mesure et la démesure des amours et de la mesure elle-même, et finalement se trouve investie parfois d'une nouvelle dimension, cosmique celle-là. Comme l'on conçoit alors que si souvent la poésie, depuis celle des tragiques grecs, jusqu'à celle d'un Rilke, d'un Ritsos, ou d'un Supervielle, tende à ce point à conjuguer la petite sensation molle des lèvres de l'enfant cherchant le sein, à la giration de la terre sous les auspices «de la

grande Ourse et de Betelgeuse.»

*Car la curiosité de la Terre est infinie,
Et l'enfant naît et sa petite tête mal fermée
encore*

*Se met à penser dans le plus grand secret
parmi les grandes personnes tout occupées de lui.*

Mais c'est alors que surgissent, avec une singulière acuité, les véritables questions, et qui sont toutes d'une absolue simplicité: qui donc écrit de la maternité ? Quelle est la parole que les mères auraient à délivrer d'elles-mêmes ? Et quelle serait sa spécificité par rapport à celle des autres ? Ou bien encore, la quotidienneté et l'imaginaire sont-ils dans cette parole, révélateurs ou écrans l'un de l'autre?... Autant de questions liées les unes aux autres comme les facettes d'une même hésitation, et au travers desquelles se dessine en filigrane l'opposition du cri et du poème.

On nous l'avait bien dit, l'imaginaire n'est pas le vécu, et ce n'est pas toujours «avec de bons sentiments que l'on fait de la bonne littérature». Mais c'est aussi que plus que jamais leur divorce surgit douloureusement au jour. Plus que jamais nous nous trouvons à la frontière de la littérature et de la vie, du poème et de l'affect, plus que jamais nous sommes tentés, et nous risquons d'être déçus.

Mais c'est peut-être qu'à travers cette quête, et cet aveu de l'omniprésence de la mère, la maternité elle-même et la quotidienneté, c'est-à-dire les menus soins, les prudences, les sourires et les rires, ou les ombres de chaque jour, dans laquelle elle s'inscrit, sont si accaraparantes qu'elles en deviennent selon les cas d'une absolue transparence, ou d'une non moins absolue opacité. Il est à craindre

que dans ce couple qui s'ignore de la mère et de son enfant, ce ne soit peut-être pas elle, non plus que ce dernier, avant qu'il n'ait grandi, qui aient le plus à dire. Tout se passe comme si la maternité — et c'est ici une mère qui parle, et qui en sait les douceurs — et probablement l'enfance avec elle, s'épuisent dans leur propre vécu, dans leur propre émotion, et, dans les meilleurs cas, s'y épuisent heureuses. Une mère et un enfant, et voici qu'entre eux deux, la proximité investit tout le champ, et dans l'unité fusionnelle qui voudrait s'instituer, la réflexion, prise dans son sens propre est privée de son espace. Alors, plus de sursaut de l'imaginaire plus de distance, plus même celle dûe à la formulation, mais l'effusion, elle-même, et l'émotion. Le lyrisme demeure rappel de la présence de l'autre, évocation ou invocation, et se clot là de façon répétitive, signe d'amour, qui, peut-être faute de tensions, n'est pas toujours signe de poésie. Qu'on n'accuse pas les mères: Elles sont mères de leur inexpérience même à nommer leur histoire. Elles sont, — ou bien alors, elles sont écrivains, et ont déjà reconquis un autre champ en marge du vécu — leur amour même et qui ne peut que décliner les accents de leur jubilation ou de leur désarroi, et lorsqu'elles écrivent directement d'ellesmêmes, il se pourrait qu'elles répètent un même cri, qui est à la fois la marque d'une véracité, et d'une impuissance à se représenter...

Le plus souvent alors, il faut parler pour elles. Que le regard d'un tiers, par une porte entrebaillée, rétablisse une distance, et nous reconnaissons le groupe, et c'est la grâce qui revient, celle de la poésie du moins, qui n'exclut pas le vécu, mais n'admet guère qu'il ne substitue à elle. Que des poèmes

populaires, ou des nâtivités médiévales – autre distance ici, autres regards, et qui se veulent parfois de la foule anonyme – ramènent autour de la mère et de son fils quelques éléments de réalisme d'où soit exclue toute forme de sensibilité individuelle ou privée, et le poème redevient nôtre ou nous fait retourner au souvenir, comme si la distance seule permettait ces allées et venues de la forme à l'émotion. Alors, mais c'est alors seulement que la parole redevient facile et claire comme le carré de chocolat coupé pour le goûter, et la fête anodine du baiser de chaque soir. (1)

Mais l'exercice de la quotidienneté va parfois sans ces bonheurs, et si dans la symbiose heureuse qui se réalise au cœur de l'évènement entre la mère et l'enfant, ils se tiennent tous deux autour du surgissement de chaque jour comme des personnages de Georges de la Tour autour de la bougie qui les éclaire, et peut-être, les illumine, que de poèmes peuvent être encombrés par le ménage, que d'orphelines de quarante ans regrettent de chères pourvoyeuses de paix domestique ! Quotidienneté bien ou mal vécue, quotidienneté parfois vantée, parfois chantée, parfois ennoblie, parfois fustigée, mais toujours dangereusement proche, et comme surimprimé

(1) J'en veux pour preuve le très petit nombre des manuscrits que nous possédions, et donc que nous publions, autour de ce thème, comme si, en un temps où ni tradition ni prosodie ne recréent à la fois artificiellement et commodément cet écart du sujet à son émotion, nos contemporains, intuitivement préféreraient souvent détourner leur regard...

mée, à moins que la mythologie ne veuille parler plus haut qu'elle, à toute image de la maternité... Je pense ici à Pier Paolo Pasolini, écœuré semble-t-il de la prudence des mères à veiller sur tout, à tout protéger, et peut-être occupées de reconduire une réalité qu'il eût fallu détruire. Je pense aussi à cette fin étrange de *Guerre et Paix* — souvenez-vous — où la douce Natacha, et peut-être bien avec elle tout un pan de l'assurance du moraliste qu'était Tolstoï, s'enlisent soudain dans la contemplation de langes souillés. Serait-il donc si difficile d'être juste dans la simplicité, comme si toujours ce qui échappait, c'était la gravité coutumière, ou l'intensité du présent ?

Ce n'est pas, loin de là, qu'il faille croire limitée la parole des mères ou l'accès à la poésie de ce qui fut, il y a bien longtemps, chanté comme les travaux et les jours. Nous savons trop que le poème n'admet pas plus d'interdits que de recettes, et il est assez de pages dans ce recueil pour prouver que la réussite, dans tous les cas, passe outre. Ce qui demeure cependant au terme de ces remarques, c'est la certitude que le plus souvent dans les meilleurs des cas, une distance, par un biais ou par un autre, a été restituée, qui a dénoué à la fois l'unité fusionnelle de la mère et de son enfant, et son corps à corps avec le temps de chaque jour. Mais c'est aussi la certitude que c'est à ce prix que l'immédiateté de cette double relation, au lieu d'être banalement envahissante, au lieu d'être bousculée par l'envolée du fantôme, peut aussi se remettre à vibrer doucement.

Alors cette anthologie se donnera à lire comme un rassemblement de voix. voix de mères,

voix d'enfants, voix de ce tiers qu'est le père, voix des peuples parfois, mais aussi voix détournées de l'émotion, voix de la douceur, de la présence ou de la rancune, voix de l'amour, et de tous les contresens de l'amour, voix de la tragédie, ou voix de la célébration, voix troubles ou voix justes, et parmi elles beaucoup de celles qui tissent nos secrets. Les contes de notre enfance nous avaient habitués — pudeur ou bien prudence — à ne pas mêler les différentes images de la mère, bénéfiques ou maléfiques, fantasmatiques ou réalistes, historiques ou purement légendaires: *«il était une fois une fille, qui était jeune et belle, mais elle avait perdu sa mère de bonne heure, et sa belle-mère lui faisait subir les pires crève-cœurs»*. Mais à l'inverse d'un Grimm, et de tant d'autres qui furent si soucieux de détacher l'une de l'autre les images de la bonne et de la mauvaise mère que la tradition travestissait toujours en marâtre pour la rendre supportable, les poèmes rassemblés ici laisseront se recomposer au lieu de les isoler les différentes composantes de la mère archétypale. Faut-il reconnaître cependant que c'est peut-être tenter de répondre à la multiplicité du vécu, qu'il soit fantasmatique ou réel, par l'unité du surgissement de l'imaginaire et du chant, c'est-à-dire, en définitive, par une prédilection avouée pour la mythologie, et pour la poésie ?

